

Zeitschrift: Le pays du dimanche
Herausgeber: Le pays du dimanche
Band: [8] (1905)
Heft: 46

Artikel: Dans les gardes françaises
Autor: Dourliac, Arthur
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-255588>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 24.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

LE PAYS ILLUSTRÉ

JOURNAL HEBDOMADAIRE ILLUSTRÉ

* * POUR LA FAMILLE * *

PARAISANT

A PORRENTUUY



N° 46

Supplément du Dimanche 19 novembre

1905

DANS LES GARDES FRANÇAISES

C'était à la lisière fleurie qui sépare les premiers lustres du XVIII^e siècle, si jolis, si pimpants, si gais, „où l'on goûtait vraiment le bonheur de vivre”, des derniers, si sombres, si terribles, si héroïques aussi, où l'on allait mettre sa gloire à bien mourir.

On ne connaissait ni l'ennui, ni le chômage, chez la belle Catherine, la blanchisseuse des Halles, proche Saint-Eustache, une robuste fille, accorte, laborieuse, au teint coloré, au langage itou, digne de sa clientèle du pavillon de la Marée, avec des yeux rieurs, un nez retroussé, des bras appétissants sous la mousse savonneuse, lorsqu'elle rinçait son linge, à grands coups de battoir, tandis qu'elle fredonnait la chanson de Vadé.

Malicieuses, ses compagnes se poussaient du coude, et l'apprentie, fine mouche, la reprenait en fausset.

Puis, toutes taquines, et amusées, riaient de la rougueur de la jeune patronne et des répliques salées, alternant avec le refrain qui ne l'était pas moins.

Parfois, évoqué sans doute par les couplets grivois, un garde français, en chair et en os, s'encadrait dans l'embrasure de la porte, avec un beau salut militaire, et un timide :

— Ponchour, mam'zelle Catherine et la compagnie!

Alors, lâchant fer ou savon, la blanchisseuse, joyeuse et délurée, lui sautait crânement au cou et faisait claquer bien fort deux baisers sonores sur ses joues hâlées. Y avait pas de mal à ça! c'était son

promis; et ce qu'elle en était glorieuse!

Un des plus braves de son régiment, qui ne comptait que des braves à trois poils! et honoré de l'estime particulière du marquis de Sabiron, dont il était l'ordonnance, depuis son entrée au service.

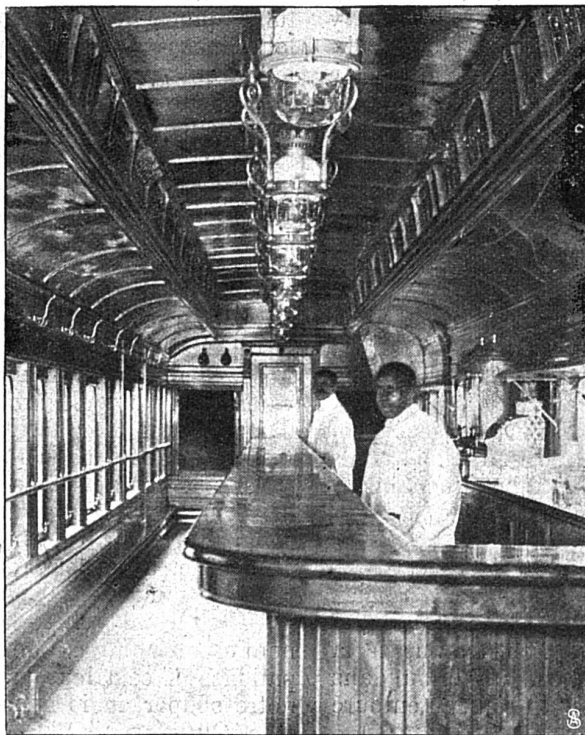
Un des plus beaux aussi, avec sa haute stature, ses épaules larges, ses yeux bleus, sa triomphante moustache, ses cheveux bien poudrés et son irréprochable catogan.

Bonne mine et fière mine, il avait tout pour lui, et si son accent alsacien prêtait parfois à rire, un seul regard de travers en faisait passer l'envie.

François Lefebvre était né à Rufack, où son père était meunier, mais il n'avait aucun goût pour la farine et, devenu orphelin, sous la tutelle d'un sien oncle, vénérable ecclésiastique, qui le destinait à l'Eglise, il déclara préférer la caserne au séminaire et s'engagea dans la garde française, où il n'était pas encore sous-officier, après sept ans révolus.

Catherine, elle, était Parisienne; elle n'avait jamais quitté le voisinage de Saint-Eustache, où elle avait été baptisée, le carreau des Halles où elle avait grandi, élevée par une tante qui lui avait laissé sa clientèle.

Vive, enjouée, elle divertissait par ses fines réparties, ses clientes, des poissardes au duchesses; car, à cette époque de hiérarchie sociale, point n'était besoin de garder des distances pour les faire respec-



WAGON-BUFFET AMÉRICAIN

(Texte page 364.)

ter, et cette familiarité de bon aloi ne dégénérerait jamais en laisser-aller.

La marquise de Sabiron, en particulier, aussi bienveillante pour sa gent féminine que son mari pour ses soldats, s'intéressait fort à l'esprit éveillé et à la jolie frimousse de la jeune blanchisseuse :

— Pauvre petite! c'est bien lourd pour elle! dit-elle, un jour, en la voyant s'en aller, toute bravette, le grand panier de linge sur la hanche.

Le propos ne tomba pas dans l'oreille d'un sourd; l'ordonnance du colonel, qui flânait justement par là, se rappela tout à coup les devoirs de la galanterie française, en honneur au régiment.

La semaine suivante, le panier était devenu léger; on était deux à le porter, et la filette pouvait fredonner gaiement.

On devait se marier au premier galon; mais, en l'attendant, „on se faisait vieux!” disait sérieusement Catherine, qui venait d'atteindre ses vingt ans, et, la bonne tante ayant sagement trépassé, pour n'avoir pas à refuser son consentement, M. de Sabiron, daignant accorder le sien, on décida de se mettre en ménage sans plus tarder, pauvres d'honneurs et d'argent, mais riches de jeunesse, d'amour, de santé, trois divinités bienfaisantes, dont le sourire vaut bien le rire édenté de Plutus.

... C'est pourquoi, profitant du Carnaval, avant l'abstinence du Carême, la petite blanchisseuse a, depuis le matin, le droit de s'appeler Madame Lefebvre, et préside gaiement le repas commandé aux „Frères provençaux”, par le colonel, dont le régiment est dignement représenté, le nouveau marié y comptant de nombreux amis, qui ne perdent pas un coup de dents.

François, dont le cœur fait tort à l'estomac, n'a d'yeux que pour Catherine, plus affriolante que jamais dans sa coquette toilette, cadeau de la marquise. Bien sûr! elle serait digne d'un capitaine!... Et il regarde sa manche avec un soupir...

Au dessert, selon la tradition populaire, chacun y va de sa chansonnette. L'époux entonne d'une voix de basse „Fanfan la Tulipe”, repris en chœur par les camarades.

Au tour de l'épousée...

Sans se faire prier, elle commence gentiment.

Soudain, la porte s'ouvre; soldats et bas officiers se lèvent comme un seul homme, et font le salut militaire devant un simple garde française, une grisette à son bras, suivi d'un couple en même costume.

Le colonel et la marquise ont fait partie d'aller souper aux „Frères provençaux”, avec M. et Mme de Genlis, aussi déguisés (divertissement fort à la mode), et se sont arrêtés pour féliciter le jeune ménage, tout confus de cet honneur.

— Comment trouvez-vous ma petite protégée, comtesse? demande Mme de Sabiron à son amie.

— Délicieuse! Je la mettrai dans mon prochain roman, déclare l'auteur de „Félicie”; seulement, il lui faut achever sa chanson.

— Vous entendez, ma mie.

Nullement intimidée, Catherine, de sa voix fraîche, reprend le premier couplet, que les nobles auditeurs écoutent avec complaisance, puis l'on trinque à la santé des époux. La marquise glisse un bijou dans sa coupe vide; le marquis y dépose un rouleau entouré de deux galons d'or:

C'est le brevet de sergent aux gardes!

— Oh! mon colonel!...

— Madame la marquise!...

Caressant le menton de Catherine, radieuse, le colonel ajoute:

— Je voulais te faire attendre tes galons jusqu'à ton premier né, mon brave François, mais en voyant

ce minois-là, je ne crains pas de te faire crédit.

Le XVIII^e siècle — poudré, musqué, déguenillé, galant, fringant, sanglant, tout en marivaudage, caquetage, carnage, sans souci, sans culotte, sans tête, — était allé finir au panier de Samson; le XIX^e bondissant sur son coursier fougueux, à l'éclatant soleil d'Austerlitz, foulait d'un sabot vainqueur le pavé de toutes les capitales, et, de la pointe de son épée, le jeune conquérant décrochait les armoiries des antiques cités, pour en blasonner sa nouvelle noblesse; Masséna était duc de Rivoli; Berthier, prince de Neufchâtel; Marmont, duc de Raguse; Lannes, duc de Montebello; Lefebvre, duc de Dantzick, et sa femme eût pu s'écrier à bon droit:

— C'est nous qui sont les princesses!...

Le sergent de la garde française a fait du chemin, et son bâton de maréchal s'est fait moins désirer que ses premiers galons!

C'était encore le Carnaval, un Carnaval aussi animé et joyeux que vingt ans auparavant; mais rien de plus triste que la gaieté des autres, lorsqu'on ne saurait la partager, et, fuyant la foule, les masques, les ris, un homme aux cheveux gris, enveloppé d'une houppelande râpée, boutonnée militairement, quitta les boulevards, trop brillants et trop bruyants, pour enfiler une rue étroite et sombre. Bientôt, il pénétra dans une maison de pauvre apparence, dont il gravit à tâtons l'escalier humide; au dernier étage, il ouvrit la porte d'un logement sordide, dont le dénuement justifiait l'absence de verroux, traversa la salle à manger, dont le nom seul était une ironie, et s'arrêta dans une chambre faiblement éclairée par une chandelle fumeuse et la flamme mourante d'un maigre feu de veuve, qu'attisait, d'une main encore belle, celle qui avait été l'élégante marquise de Sabiron.

A cette heure, grelottant sous un châle usé, ramené frileusement sur ses épaules, elle songeait avec amertume que — leurs derniers bijoux, leurs vêtements, leur linge, tout engagé pour payer leur logeur, — si le marquis ne réussissait pas mieux que la veille dans ses démarches, ils seraient contraints de se coucher sans souper, comme les enfants pas sages.

Et, n'étaient-ce pas, en effet, de grands enfants, que tous ces émigrés dispersés à la tempête révolutionnaire, battus à tous les vents et qui, après avoir erré à l'aventure en lointains pays, s'en revenaient, tirant l'aile et traînant le pied, au nid abandonné et occupé, hélas! par de nouveaux hôtes, peu disposés à céder leur place.

Tel était le cas du marquis et de la marquise. Assez heureux pour avoir sauvé leurs têtes, ils n'avaient pu sauver leurs biens, et, rentrés en France dans l'espoir d'en récupérer quelques bribes, ils n'avaient éprouvé jusqu'alors qu'amères déceptions.

Au pas discret de son mari, la noble dame leva les yeux et l'interrogea du regard. Il ôta son chapeau rougi et baisant le bout des doigts fuselés de sa compagne, avec cette fleur de galanterie survivant à toutes les misères:

— Peuh! ma chère, ces gens d'affaires nous berrent et nous leurrent de fausses espérances: «Patience! patience!», cela leur plaît à dire, à eux qui mangent notre souper, mais nous restons le ventre creux!

— Que devenir?...

— S'il ne s'agissait que de moi! Mais vous, marquise, vous voir souffrir du froid, de la faim... J'en suis marri!... si marri... que je me suis décidé à une démarche... pénible...

— Vous avez écrit à Buonaparte?

— Non, au duc de Dantzick.

— Qu'est-ce encore que cette espèce?

— Une de mes anciennes ordonnances... devenue le maréchal Lefebvre.

— Oh! fi!

— C'était pour vous seule, marquise, croyez-le. D'ailleurs, j'avais bonne opinion de ce garçon qui avait sauvé plusieurs de ses officiers, au moment des troubles. Bref! je me flattais qu'il se souviendrait au moins de vos bontés pour sa femme... il ne m'a même pas répondu!

— Dame! c'est souvenir humiliant pour une duchesse à paniers... de linge!

— Hé! hé! très joli, ma toute belle, l'adversité n'a pas de crise sur votre esprit et vous pourriez en revendre à Mme de Genlis, qui cherche, paraît-il, une place de concierge dans quelque château.

— Son élève favori, le duc de Chartres, est bien maître d'école!

— Vous rappelez-vous notre partie carrée aux „Frères Provençaux“, avec votre savante amie, et son enthousiasme pour cette petite mariée, qui devait devenir maréchale de France?... Gageons qu'elle n'a jamais rien inventé de si romanesque dans ses plus romanesques romans.

Devant les rares charbons, ils demeurèrent silencieux, rêveurs, gagnés par la mélancolie pénétrante du passé.

Une fine poussière couvrait les tisons pâissants, et bientôt, un léger ronflement du marquis, un faible soupir de la marquise, annoncèrent que, faute de mieux, ils s'appliquaient le proverbe:

„Qui dort dîne!“

— Mon colonel est servil!...

Une table somptueusement servie, étincelante d'argenterie et de cristaux, apparaît aux yeux éblouis

des deux affamés...

Un garde français, à l'uniforme un peu large (il s'est desséché sous le harnois), se tient sur le seuil, la serviette sous le bras; une grisetle en jupon court, un peu engraisée, mais toujours accorte, tire d'un grand panier du linge brodé qu'elle étale sur le lit.

— En vérité, je rêve!...

— Moi aussi...

Mais, si unis soit-on, ce n'est pas la coutume de rêver conjointement.

— Qui êtes-vous? balbutie l'ex-colonel, tout ému devant son ancien uniforme.

— François, votre ordonnance, pour vous servir, mon colonel.

— Et Catherine, votre blanchisseuse, madame la marquise, bien heureuse de retrouver votre pratique.

Et d'un ton rude, dissimulant mal son émotion:

— Mon colonel, dit le duc de Dautzick, il y a vingt ans, vous nous avez fait honneur et plaisir en venant à notre repas de noce, permettez-nous de vous en remercier aujourd'hui.

Et ils servirent eux-mêmes leurs anciens protecteurs, sans consentir à se mettre à table.

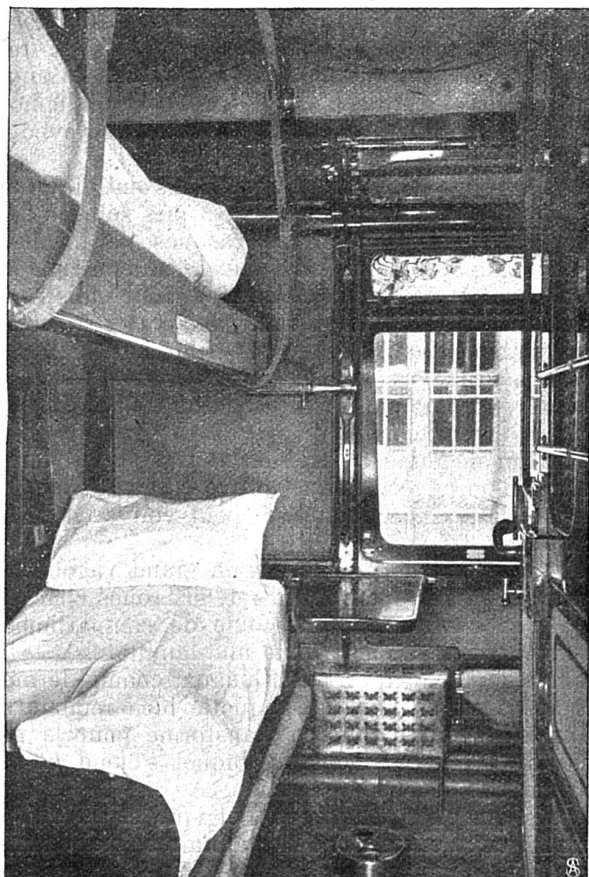
Dans sa coupe à champagne, la marquise retrouva tous les bijoux engagés dans sa détresse; le marquis, ses titres de propriétés rachetées par son ex-sergent.

— Et vous savez, mon colonel, ajouta malicieusement ce dernier, avec un gros rire, j'ai payé mes galons... A cette heure, j'ai douze fils à vous présenter!

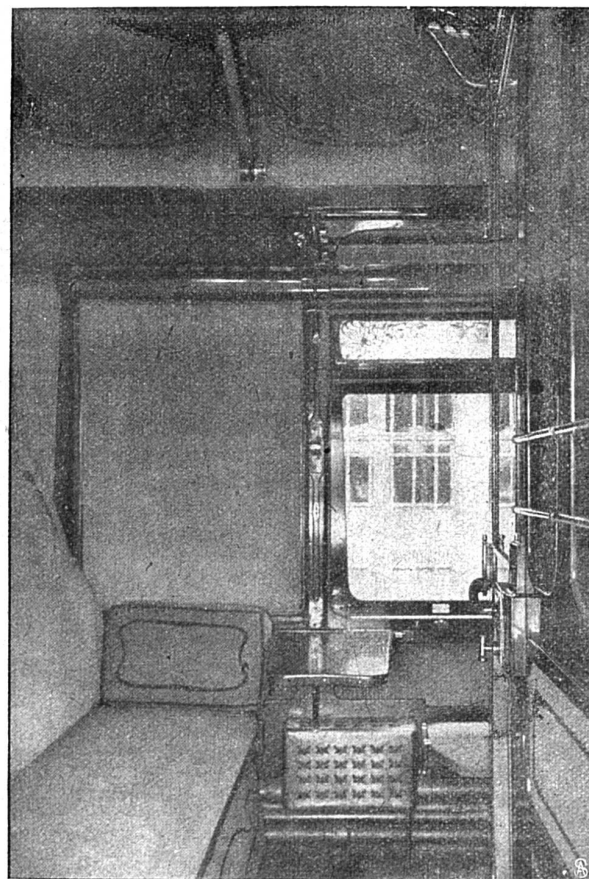
„On raillait volontiers la maréchale Lefebvre disait Napoléon à Sainte-Hélène, en racontant cette anecdote; combien, parmi les railleurs, étaient capables d'un trait aussi délicat!“

Arthur DOURLIAC.

LE CONFORT SUR LES CHEMINS DE FER



de nuit.



Dans un wagon-lit

de jour.